



Ligne de flottaison

Marie-Odile GOUDET

GUNTEN

A la mémoire de mes arrière-grands-parents,

Pierre REMEN (1862 – 1948 Walscheid)

et son épouse,

Elisabeth TRAXEL (1874 – Tieffenbach – 1912 Walscheid)

Les alizés se sont levés ce soir, légèrement, juste ce qu'il faut pour écarter quelques uns des nuages alourdis de chaleur et ajouter un curieux friselis au ressac. On dirait que la mer a mis ses bigoudis.

Je m'appelle Judith. C'est le nom qui m'a été donné à mon baptême. Mon baptême... Ma première immersion après l'amnios, mon premier contact avec l'amertume du sel de la terre, rude contraste avec la saveur douceâtre du mamelon maternel. Longtemps, je n'ai pas aimé mon nom. D'abord, chez les filles de mon âge, dans la très catholique Lorraine on portait d'ordinaire un prénom composé avec celui de la mère du Christ, le mien me différenciait des autres. En outre, je n'ai jamais eu d'affinités particulières avec les héroïnes de l'Ancien Testament, surtout pas avec cette garce capable de couper la tête de l'homme qu'elle venait de séduire.

J'avais souvent contemplé le célèbre tableau de Botticelli représentant Judith et sa servante revenant du camp d'Holopherne : deux adolescentes au retour de leur shopping, fin excitées d'avoir joué un bon tour à la caissière en dérobant quelque colifichet. Elles s'en reviennent d'un pas dansant en devisant avec entrain.

C'est lourd pourtant, une tête d'homme, ça pèse tout de même dans le panier de la ménagère. Aussi, c'est la servante qui la porte, normal. Cependant, c'était bien la maîtresse qui quelques instants auparavant avait reçu sur elle, en elle, le poids de l'homme tout entier. Tout cela me paraît assez malsain. S'il est vrai que Judith était une veuve, et que cela offusquait moins la pudibonderie des Phariséens de l'époque que si elle eût été vierge, la trahison pour autant ne trouvait pas grâce à mes yeux et le macabre trophée m'épouvantait.

Pour en revenir aux déboires liés à mon prénom, j'ai eu droit à tous les diminutifs ridicules : Judy, Jussy, jusqu'à l'ineffable Juju (Chuchu avec l'accent de l'Est) infligé obstinément par ma tante Marie-Augustine jusqu'à ma majorité qui a coïncidé avec sa disparition.

Je me penche un peu à mon balcon : Tiens ! Les volets d'Eudoxie sont fermés alors qu'il est à peine cinq heures. Mais c'est vrai qu'on est Jeudi et Eudoxie reçoit ses amours. D'ailleurs, j'ai cru apercevoir à la descente du car Amédée Boisneuf, son galant, fringant comme un jeune poulain, avec sa veste blanche et son panama.

Eudoxie a soixante-quinze ans, moi qui n'en ai que soixante-cinq, je suis ébahie par son étonnante verdeur. Eudoxie est une sœur aînée, précieuse pour moi qui n'ai eu que des frères. C'est grâce à elle que je me suis retrouvée ici, à Petit-Havre le bien nommé, comme une barque échouée.

C'est le seul être qui n'ait jamais estropié mon nom, depuis qu'Harry ne le prononce plus, sans escamoter la dentale aspirée de la fin, en la laissant même légèrement vibrer.

Le vrai prénom d'Harry était Henri, mais je ne l'ai jamais appelé ainsi. Dès que nous avons été assez intimes pour que je me le permette, je lui ai donné ce diminutif, que je ne prononçais pas à l'américaine et que j'étais seule à utiliser. J'étais loin de penser alors qu'un jeune sorcier ainsi nommé enchanterait l'imagination de mes petits-enfants.

Au fait, pourquoi suis-je partie si loin d'eux ? Quand on s'en va aussi loin, c'est par vocation ou par fuite, et j'ai fui. Un choix difficile mais délibéré.

Harry ne prononce plus mon nom parce qu'il est mort, je n'aime pas les euphémismes, et il n'y en a pas trente-six pour une telle réalité. Il y aura cinq ans le 11 décembre prochain. La Judith des Ecritures savait peut-être comment il fallait s'y prendre avec un redoutable géant, mais on n'est jamais sûr de son coup quand on essaie de ruser avec la mort d'un être cher. Il m'était alors resté désormais deux possibilités : soit m'épuiser à chercher sa trace en reniflant comme un chien sur une interminable piste, soit au contraire fuir tout ce qui avait été nôtre et me lancer dans l'inconnu. Je suis partie.

Pourquoi ici ? Parce que d'abord, j'avais froid, dans mon lit, dans mon corps, mon cœur, ma tête. Il est très désagréable d'avoir froid. J'ai connu les rigueurs hivernales de mes Vosges natales où en rentrant de l'école, j'avais l'impression d'avoir avalé des stalactites de glace qui ne fondraient jamais. Cela m'enlevait même la faculté de penser. Je devenais larvaire jusqu'à ce qu'intervienne le remède : le lait bouillant de Méprele, notre vache, servi dans un grand bol de faïence qui réchauffait aussi mes mains.

Pour combattre cette froidure qui m'avait envahie, il me fallait le refuge d'un pays chaud. J'en connaissais beaucoup autour de la Méditerranée, Harry avait la bougeotte et une insatiable curiosité de voyageur, moi, native de Walscheid, village du fin fond de la Lorraine rurale et sédentaire, je lui ai emboîté le pas avec la même ferveur, la même fièvre, pourrais-je dire. Mais je n'ai pas voulu retourner dans ces pays pourtant chaleureux, à la civilisation rayonnante. La piste y était trop fraîche... .

A l'usage de mes vieux os restait un chemin déjà banalisé depuis quelques temps par un troisième âge en goguette : les Antilles. Harry m'avait appris à fuir les sentiers battus, mais dans ces îles du moins, j'aurais toujours chaud et je ne rencontrerais pas son ombre à tous les coins de rue.

– II –

Mes débuts y furent un désastre, il me fallut beaucoup d'amour-propre pour ne pas appeler au secours Delphine, l'aînée de mes deux filles dont je suis restée plus proche. A défaut, mon frère Jean-Baptiste, dit Jambele, sollicité par téléphone un soir de détresse, m'avait rudement renvoyée à moi-même en me signifiant qu'on se devait d'assumer ses choix. Je n'ai jamais su gérer d'affaires : Harry le faisait pour moi, j'étais partie trop précipitamment, comme on se jette à l'eau sans préparer suffisamment mon volontaire exil. Je me suis retrouvée dans le studio minable d'un quartier douteux de Pointe-à Pitre, au loyer exorbitant dans la situation-même, longtemps combattue aux côtés d'Harry, d'une immigrée tombée dans les griffes d'un marchand de sommeil. Tout m'était étranger. J'étais isolée, perdue dans un pays totalement déconcertant. J'ai appris ensuite que les gens d'ici savent donner leur cœur, mais que le passé ne leur permettait pas de le faire sans garantie. Dans une société essentiellement noire ou métisse, mon physique de Gretchen plantureuse et trop haut poussée n'encourageait guère à une quelconque sympathie. Après une semaine de déboires et d'errance, car les dépenses affectées à mon logement m'interdi-

saient toute visite ou excursion, je me suis retrouvée à une terrasse, place de la Victoire. J'ai commandé un punch, puis un autre, plusieurs punches et j'ai commencé à engueuler Harry, son regard tellement stupide d'un certain 11 Décembre. « Con comme la mort ! » C'était là une expression de mon père, tellement vraie !

« Assez, doudou, tu le feras pas revenir comme ça » J'avais dû parler tout haut car rien de mon accoutrement n'était susceptible d'y laisser repérer un deuil quelconque. Une main énergique m'enlevait mon verre, une voix autoritaire s'en prenait au barman dans une langue qui ne m'était pas familière, mais j'ai cru comprendre qu'elle commandait deux cafés. Un reste de vergogne m'était vaguement revenu : non contente d'être une vieille dame, j'en fichais un coup à ma dignité. Le café me rendait peu à peu à moi-même. Eudoxie était assise en face de moi, je lui donnais à peu près mon âge, une peau très noire et très lisse, bien entretenue, mieux que la mienne depuis dix huit mois. D'une moue désinvolte et d'un haussement d'épaules, elle a arrêté les excuses que je bafouillais d'une voix pâteuse. Je me suis calmée peu à peu, et j'ai tout raconté au point qu'Eudoxie a raté son car. Elle était venue en ville pour régler un problème de Sécurité Sociale et je m'étais trouvée sur sa route. Quand on retrace à l'envers le trajet d'une boule de billard, on se rend compte qu'il était défini dès le départ. Donc, plus de car, et pas question pour moi de rejoindre mon trou : quand j'ai révélé le nom de la rue où je nichais, ma compagne s'est mis les mains sur la tête et a décidé, sans m'en laisser placer une que je passerais chez elle la prochaine nuit. Plus de moyen de

locomotion. « On s'en fout, on fera du stop. » J'ai cru entendre Harry qui m'entraînait parfois dans des aventures auxquelles m'avaient bien peu préparée les Ursulines de Sarrebourg, divinités tutélaires de mon éducation. « On s'en fout, qu'est-ce qu'on risque ? » Et j'avais petit à petit renoncé à me demander ce qu'effectivement on pouvait risquer...

Une étrange paire, sur le bord de la route, à la nuit tombante, la petite Antillaise au pas décidé escortée d'une Walkyrie sur le retour qui la suivait comme un toutou. Apparemment, le procédé du stop lui était familier et nous nous sommes très vite retrouvées chez elle. A Petit-Havre.

Le lendemain, nous nous sommes rendues chez mon propriétaire qu'Eudoxie a tenu à rencontrer seule. De la transaction, je n'ai entendu que des éclats de voix, où dominait celle de ma protectrice. Elle descendit la première, brandissant comme un trophée l'enveloppe contenant la coquette somme de ma caution, le taulier suivait, profil bas, portant mes valises et me les remettant avec un grognement qu'on pouvait à la rigueur prendre pour une formule d'excuses. Elle n'a jamais jugé utile de me dire comment elle avait fait.

Les murs blancs d'une pièce, petite mais bien équipée, avec balcon sur la plage dans une crique peu fréquentée, ombragée de cocotiers et d'arbres à pain, de la verdure jusqu'à la mer, j'étais arrivée dans un éden. Grâce à une femme qui m'était étrangère la veille.

La gratuité est un phénomène qui m’a toujours intriguée par sa rareté.

Mon père, Lionel Traxel, était le gérant de la petite manufacture de textiles : Le Tricotage Lorrain, dont on apercevait le bâtiment en face de notre maison, de l’autre côté de la route. Avec le maire, le curé et l’instituteur, il faisait partie des notables du microcosme villageois que constituait Walscheid, vivant à l’époque dans une certaine autarcie. Par rapport aux filles de paysans de ma génération, travaillant à la fabrique ou à la proche cristallerie de Vallerysthal quand elles ne restaient pas aux champs, j’étais une privilégiée, une gosse de riches. Je n’ai pourtant le souvenir d’aucune gâterie particulière. Chez nous, un sou était un sou, tout le monde travaillait dur. On exigeait de moi autant que l’on me donnait : on me disait bonne élève, j’aimais les études ? Soit, j’en ferais. On consentirait au sacrifice de m’envoyer au pensionnat car jamais on n’aurait confié une fille à un lycée laïc. Mais en échange, on exigerait du rendement. Plus encore que pour mes frères qui en qualité de futurs chefs de famille devaient pourtant « se faire une situation ». Pas question pour moi de redoubler une classe, ni même de passer de justesse.

Chez les Ursulines régnaient une discipline de fer, les patates à l’eau et les lits faits au carré. Le bras séculier s’abattait sans faillir sur celle qui aurait tenté de se rebeller ou d’oser tenir sur notre corps misérable des propos d’une joyeuse liberté. Les petites bourgeoises devaient apprendre que le savoir et l’éventuelle promotion qui s’y rattachait se méritaient tout comme le salut éternel. Nous portions un uniforme dans cette Institution pour jeunes filles, les sorties du Jeudi se déroulaient en rangs serrés sous la fêrule de la sœur Prêfète des études.

Mon uniforme étant considéré comme ma tenue la plus convenable, ma mère exigeait que je le mette aussi le Dimanche pour la grand’messe.

J’ai gardé de ces offices un souvenir impossible à effacer, relevant d’une autre époque. A Walscheid, le recteur de la paroisse avait la haute main sur le quotidien de chacune des familles du village. D’ailleurs, on ne parlait pas des habitants, mais des paroissiens de Walsch. Les sermons dominicaux s’adressaient parfois à mots à peine couverts à telle ou telle personne ou à un groupe de personnes de notre petite communauté. Ces prêches intempestifs amenaient une certaine rumeur dans les rangs, on se retournait sans trop de discrétion pour dévisager l’objet du scandale hebdomadaire. L’essentiel du sermon était en pat-deutsch, que tout le monde entendait, mais les phrases-clés étaient répétées en Français, pour une meilleure intelligence. Je me souviens d’une diatribe contre les bals : « Les filles qui s’y rendaient allaient jeter des perles aux pourceaux. » Eloignée du village toute la semaine, j’en ignorais les